

FURUKAWA Hideo

ALORS BELKA,
TU N'ABOIES PLUS ?

Roman traduit du japonais
par Patrick Honoré



Éditions
Philippe Picquier

Ouvrage sélectionné par le Programme de Publication
de Littérature Japonaise (JLPP),
sous l'égide de l'Agence des Affaires Culturelles Japonaises.

Titre original : *Beruka hoenainoka?*

© 2005, Hideo Furukawa

Originally published in Japan by Bungei Shunju in 2005 (hardcover)
and 2008 (paperback).

Traduction française © Patrick Honnoré 2011

Tous droits réservés

© 2011, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0316-0

*A Boris Eltsine
Je connais ton secret...*

*Vous autres, vous appellerez ça de la fiction.
Et moi, je serai d'accord. Oui, mais le monde est fait
de quoi d'autre, selon vous, à part de fiction ?*

« Je leur ôterai leurs laisses... »

Sibérie – terre en friche, 199x

La neige avait cessé. Mais la température avoisinait moins vingt degrés Celsius. Des deux côtés de la route, la forêt de bouleaux. L'homme, jeune, maintenant son col serré. Ses pas crissaient dans la neige. Cela faisait déjà une heure qu'il marchait. Enfin, il tomba sur une maison. Une humble mesure en bois. Quoi qu'il en soit, des humains habitaient là. La preuve, de la fumée s'élevait de la cheminée.

Le visage de l'homme s'illumina de joie.

Cette cabane en troncs bruts et madriers mal dégrossis appartenait sans doute à un chasseur. L'homme remarqua les quatre planches de ski appuyées contre le mur. Deux chasseurs. Ou alors une paire de rechange. Il devait y avoir un chien de garde quelque part, mais il n'était pas visible. En revanche, le propriétaire de la cabane avait dû percevoir l'arrivée d'un visiteur inattendu au bruit des pas dans la neige, car il fit son apparition. La porte s'ouvrit.

C'était un vieux. Un vieil homme. Quand le jeune le salua, il répondit d'un air aimable. Qu'est-ce qui vous arrive ? En cette saison, venir se perdre dans ce

coin en pleine forêt sans une seule datcha à la ronde...

Le jeune lui demanda s'il était bien dans la direction du village.

Certainement, répondit le vieux. Avant d'ajouter : Mais à pied, vous en avez encore pour cinq heures.

Les roues arrière de la voiture se sont enlisées dans la rivière, répondit le jeune. J'ai laissé mon compagnon sur place et je suis parti chercher de l'aide...

— Bah, entrez quand même, dit le vieux, ça vous réchauffera.

Le jeune remercia d'un signe et entra dans la maison. A l'intérieur, il faisait plus de vingt degrés Celsius. Soit une différence d'au moins quarante degrés avec l'extérieur. Le jeune ôta sa chapka de vison, ses gants épais et son manteau. Puis il balaya la pièce d'un regard curieux. Près de la porte, une hachette, des haches et des cognées d'usages divers. Dans le fond, un fusil de chasse. Plusieurs bouteilles d'alcool sur des étagères et... une mappemonde. Un planisphère fixé au mur. Mais pas récent : on reconnaissait l'immense Union des républiques socialistes soviétiques sur le continent eurasiatique. Autour, quelques photos de famille, des bustes des « Pères de la Patrie ». Ça faisait un bout de temps que le jeune homme n'avait pas revu le profil de Lénine.

— Vous n'avez pas souvent l'occasion de voir comment vit un chasseur, pas vrai ? Prenez une chaise.

— Merci.

Le vieil homme ajouta qu'il était justement en train de préparer le repas de midi. Du ragoût de

chevreuil, vous en voulez ? Volontiers, volontiers, répondit le jeune. Un verre de vodka lui fut servi. Les deux hommes trinquèrent. C'est trop calme ici, ça me fait plaisir d'avoir un visiteur, dit le vieux pour le détendre.

— Vous êtes seul ici ? demanda le jeune.

— Oui. J'ai toujours eu pour principe qu'un chasseur sachant chasser doit chasser sans équipier.

— Et vous n'avez pas de chien non plus ?

— Exactement. Pas de chien.

Pendant que le vieil homme le servait, le jeune observa son visage. Il n'aurait su dire exactement son âge. La soixantaine ? Soixante-dix ? Ses cheveux comme sa barbe étaient entièrement blancs. Mais pas le blanc des anciens bruns. Il avait été blond, sans aucun doute. Type slave caractéristique.

Le jeune, lui, avait une tête d'Asiatique d'Asie centrale.

Encore un verre ! dit le vieux en lui servant la vodka.

Dehors, un pic cendré poussa son cri.

Le jeune reprit son observation. Il regarda autour de lui dans la pièce, tout en alimentant la conversation avec ce qui lui passait par la tête, du genre : Le chevreuil, c'est vous qui l'avez attrapé, monsieur ? Sur les étagères à côté de la table, des stocks de nourriture, surtout des bocaux de conserves, cornichons, champignons. Le vieux avait commencé à parler de la faillite du système des retraites, sur un ton détaché, léger. J'ai longtemps été cheminot, mais ce n'est plus comme avant, les temps sont vraiment durs, dit-il. Bah, je me suis toujours fait balader.

Il y avait un transistor contre le mur. Et vous vous tenez au courant grâce à la radio alors ?... demanda le jeune. Ouaip. Je fais attention à économiser les piles quand même, dit le vieux en riant, mais ça suffit pour savoir dans quel sens le monde tourne. Même au fond des bois comme ici.

— Vraiment ? dit le jeune.

Bien sûr. On va prendre un peu de poisson aussi. J'avais complètement oublié que j'avais du saumon fumé ! Il faut quelque chose qui aille avec la vodka. Décidément, je me fais vieux. Il vida son verre d'un coup et se leva. Il prit le chemin de la cuisine. Le jeune se leva à sa suite. Ne vous donnez pas cette peine, dit-il, je vous en prie, revenez vous asseoir. Parce que... il y a un fusil là-bas, et un peu trop d'outils capables de fendre une bûche en deux !

— ... N'est-ce pas, l'Archevêque ?

Dans la main droite du jeune, il y avait un pistolet de fabrication autrichienne. Le canon était dirigé vers le vieil homme.

Le vieux s'immobilisa. Net.

Levez les mains en l'air, ordonna le jeune homme, et retournez-vous vers moi.

Le vieux obéit. Il n'était ni ébahi, ni pâle, ni tremblant. Même si, à l'évidence, il ne riait pas.

Le jeune fit un pas dans sa direction. Il souriait, lui.

Puis quelque chose se produisit. Le jeune n'était pas un amateur et s'était bien gardé de s'approcher trop près du vieux. Il avait tendu le bras et braqué son

arme en conservant une certaine distance. Il était encore dans la zone de sécurité. Il le croyait. Quelque chose de mobile entra soudain dans son champ de vision. Que se passe-t-il ? se demanda-t-il. Il perçut une odeur d'alcool. Je suis en train de me faire asperger de vodka, se répondit-il. Ah, le vieux vient de me cracher dessus la vodka qu'il avait gardée dans sa bouche.

La balle sortit du canon.

Mais à cet instant, le jeune avait le genou plié. Il avait pris un coup de pied dans le genou, qui dessinait maintenant un segment brisé vers l'arrière. Il se sentit partir en avant. Le jeune. Sa jambe droite le maintenait toujours debout, mais celle-là aussi fut balayée peu après. Il fut un instant à flotter en l'air, puis s'écroula sur le plancher. Tout en douceur. Aucune sensation de pesanteur. Mais à partir de là, les effets de la pesanteur se firent sentir. D'abord quand le vieux lui sauta dessus et lui envoya un coup de pied dans la nuque. Puis quand il lui écrasa la main et que le pistolet vola.

Puis de nouveau quand quelque chose de dur percuta sa moelle épinière.

Il reconnut l'effet d'un coup de coude vertical. Ses membres s'immobilisèrent.

Il sentit alors des bras lui entourer la tête. Sa tête tourna avec un craquement, mais ce craquement, le jeune ne l'entendit pas.

Parce qu'il était mort.

— Ça y est, grommela le vieux en se dégageant du cadavre affalé par terre, vous avez finalement reniflé ma cachette. Pas trop tôt, disons ! C'est que vous en avez, du flair !

Il grommelait avec un certain plaisir.

Pour ça, vous êtes de vrais chiens.

Mais qu'est-ce que vous y connaissez aux vrais chiens, en réalité ?

Le vieil homme se déplaça dans la pièce. Vers l'étagère des bouteilles d'alcool. Vers l'étagère en face de lui, le mur avec le planisphère, les photos de famille et les bustes des Pères de la Patrie. Il saisit la mappemonde.

— Non, vous n'avez aucune idée de ce que c'est, un vrai chien ! Vous, vous n'êtes que des faux !

Le vieux déboîta l'hémisphère supérieur en métal et ouvrit la mappemonde. A l'intérieur, il y avait un crâne. Un crâne d'animal. Celui d'un chien de taille moyenne. Quelques lambeaux de peau collée, calcinée y adhéraient encore. L'intérieur du globe était tapissé d'une matière antichoc et le crâne reposait sur un support. La mappemonde était un écrin. Le vieil homme regarda le crâne avec tendresse.

La voiture... Il a parlé d'un compagnon qui l'attendait dans la voiture. Bon, il va falloir que j'aille faire le ménage là-bas aussi.

— C'est vrai, j'en conviens... dit le vieil homme, qui cette fois s'adressait peut-être au crâne du chien. Je suis fou, oui. Et c'est vrai, j'aimerais les libérer, les lâcher, leur ôter leurs laisses. A toutes les forces anciennes. Avant de mourir. Avant que ma... que notre temps finisse à jamais.

Pas vrai, mon chien ?

Mon chien. Mon héros. Mon héros de l'Union
soviétique.

Voilà qu'il parlait dans sa tête maintenant. Puis il
sortit.

Mille neuf cent quarante-trois

Plus personne ne sait ces choses-là. Par exemple, que le territoire des Etats-Unis d'Amérique fut occupé par un pays étranger au cours du XX^e siècle, tout le monde l'a oublié. Une unique fois au cours du XX^e siècle. Dans le Pacifique Nord, deux îles de l'archipel des Aléoutiennes furent occupées par l'armée japonaise : l'île Attu, à l'extrémité occidentale de l'archipel, et, un peu plus à l'est, l'île Kiska. Le drapeau du Soleil Levant y fut dressé en juin 1942 et les deux îles reçurent un nom japonais : Attu devint Atsuta, et Kiska, Narukami.

A vrai dire, l'occupation de ces deux îles n'était à l'origine qu'une manœuvre de diversion destinée à détourner l'attention des Américains de l'attaque sur Midway. Une attaque aérienne sur Dutch Harbour, dans l'île d'Unalaska, au centre de l'archipel, fut d'abord lancée le 4 juin, c'est-à-dire très exactement la veille de la bataille de Midway. L'invasion surprise de Kiska et Attu eut lieu entre le 7 juin au soir et le 8 à l'aube.

L'opération se déroula sans difficultés, et les Etats-Unis perdirent une portion de leur territoire au profit de l'ennemi.

Néanmoins, le Japon n'avait aucune intention de s'approprier ces îles sur le long terme. L'attaque des Aléoutiennes n'était en effet qu'une diversion, et l'intérêt stratégique de ces îles était douteux. L'état-major n'envisageait qu'une occupation limitée, dans un premier temps jusqu'à l'hiver. Ensuite, une reconnaissance du terrain menée dès le début de l'occupation ayant conclu à la possibilité d'hiverner sur place, la mission évolua vers une occupation longue. Mais cette décision ne fut prise que fin juin.

Les conditions climatiques étaient épouvantables. Les Aléoutiennes passent généralement pour l'endroit le plus inhospitalier de la planète. Le brouillard ne se dissipe jamais. Sur ce chapelet d'îles se rencontrent les eaux froides de la mer de Béring et les eaux chaudes du Pacifique. Le soleil ne s'y montre quasiment jamais. Avec ça, le blizzard. Et la pluie incessante. Et la neige.

Vint alors le terrible hiver.

Et pourtant, l'hiver 1942 n'a encore rien de tragique. La maîtrise du ciel est perdue, les attaques aériennes continuelles des Américains font prendre du retard à la construction des défenses terrestres, mais la véritable tragédie est encore à venir. Ce sera pour l'année suivante.

En mai 1943, les forces d'occupation d'Atsuta-Attu sont anéanties. Protégés par un tir de barrage de l'escadre américaine, onze mille Marines ont pris pied et écrasent les deux mille cinq cents Japonais. Refusant d'être fait prisonnier, tout le bataillon lance une attaque suicide, une *Banzai Attack*.

Restait encore Kiska.

C'est-à-dire l'île japonaise de Narukami.

La garnison japonaise de Kiska-Narukami était deux fois plus importante que celle d'Attu. Evidemment, une répétition de la tragédie précédente devait être évitée par tous les moyens. Bien que le Japon ait d'ores et déjà perdu la maîtrise des mers, le plan K est mis à exécution. La première phase, évacuation des malades, des blessés et des troupes d'infanterie par sous-marins, est achevée en juin. La seconde phase prévoit, au jour Z, l'embarquement en une seule fois de toute la garnison restante par une escadre détachée de la flotte. Le jour Z est d'abord fixé au 11 juillet, mais cette date est reportée pour cause de mauvaises conditions météorologiques. Enfin, le 29 juillet, l'escadre d'évacuation composée de deux croiseurs et neuf destroyers fait son apparition dans la baie de Kiska-Narukami et évacue sains et saufs la totalité des cinq mille deux cents hommes des forces d'occupation.

Le plan K fut un succès. Cachée par l'épais brouillard, l'opération passa totalement inaperçue de l'armée américaine.

Mais seuls les hommes furent évacués.

Les Japonais avaient abandonné des vies sur l'île.

Des chiens. Quatre chiens soldats. L'un de race hokkaïdo (anciennement appelée race aïnou), une bête musculeuse et résistante au froid, répondant au nom de Kita (Nord). Il dépendait de la marine. Sa mission était de vérifier si les plantes sauvages de l'île que les soldats récoltaient étaient comestibles. Deux autres faisaient partie de l'infanterie, des bergers allemands répondant aux noms de Masayû (Courage) et Masaru (Victoire). Et un troisième berger allemand, qui n'appartenait à l'origine ni à la marine ni à l'infanterie japonaises. C'était un prisonnier de guerre,

un membre de l'armée américaine. Explosion était son nom.

Jusqu'au débarquement de l'armée japonaise l'année précédente, l'île abritait une station de radio-télégraphie et un observatoire météorologique américains. Dix hommes au total y travaillaient. Huit d'entre eux avaient péri lors de l'attaque surprise japonaise, les deux autres avaient été faits prisonniers et la garnison japonaise avait hérité d'Explosion.

A l'époque, l'armée américaine déployait sur tous les fronts des chiens militaires hautement entraînés dans chacune de ses bases. Le premier centre d'entraînement cynophile avait été créé en 1935 en Caroline du Nord dans ce qui deviendrait plus tard le camp Lejeune, le camp de base des Marines. Dix ans plus tard, il y avait cinq centres d'entraînement cynophile, et à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, quarante mille chiens soldats avaient été formés. Explosion, le berger allemand qui fut incorporé dans l'armée japonaise en juin 1942, était l'un d'eux.

Pour ce qui est d'utiliser des chiens sur les théâtres d'opérations militaires, le Japon avait trente ans d'avance sur les Etats-Unis. C'est en 1904, pendant la guerre russo-japonaise, que le Japon avait enrôlé des chiens dans l'armée pour la première fois. Il s'agissait alors de chiens de races autochtones dressés en Allemagne. Plus tard, des bergers allemands avaient été importés en nombre, puis en 1919 un groupe de recherche de l'école d'infanterie dans le département de Chiba s'était mis à étudier sérieusement le sujet. En 1931, après les troubles en Mandchourie, diverses expériences furent menées avec plus ou moins de succès, comme la création de l'Association impériale des chiens militaires, un organisme privé soutenu par

le ministère de l'Armée de terre, ou bien, outre-mer, la Brigade cynophile de défense pour l'indépendance du Mandchoukouo.

Mais il va sans dire que la première nation à avoir fait usage de ces chiens avait été l'Allemagne. En 1899 fut fondée la Société du berger allemand, qui commença à développer une lignée de bergers allemands de race pure. Pendant la Première Guerre mondiale, les chiens soldats modernes furent employés à grande échelle. Dans les derniers temps de la Grande Guerre, leur nombre se montait à plus de vingt mille. Et pour tout dire, les chiens firent merveille.

Toutes les armées du monde en furent impressionnées et c'est ainsi que s'imposa la doctrine du chien soldat : « Dans la bataille, lâchez les chiens. »

Le XX^e siècle connut deux guerres mondiales. A ce titre, ce fut le siècle de la guerre. Ce fut aussi le siècle du chien soldat.

Des centaines de milliers de chiens furent déployés sur tous les fronts, et en juillet 1943, quatre furent abandonnés sur cette île.

Une île qui n'avait plus de nom. Les forces japonaises s'étaient repliées, remportant le drapeau du Soleil Levant. Dès lors ce n'était plus l'île Narukami. Mais l'armée américaine croyait que les Japonais étaient toujours là, et tant qu'ils ne la récupéraient pas, elle restait un territoire indûment occupé par le Japon. En d'autres termes, ce n'était pas non plus l'île Kiska.

C'était donc une île sans nom, rien que pour quatre chiens oubliés.

Une île grande comme la moitié des vingt-trois arrondissements de Tôkyô. Une terre de toundra au

milieu d'un océan continuellement nappé de brouillard. Une île blanche. Pourtant, la neige ne tenait encore que sur les hauteurs, une eau froide et pure jaillissait dans les vallons, un tapis d'herbe couvrait la terre. Perpétuellement humidifiée, arrosée de brume. *Les humains sont partis*, pensèrent les quatre chiens. *Il n'y a plus personne*. Ils comprenaient que les Japonais s'étaient retirés, qu'ils avaient été abandonnés. Cela, tous les quatre le savaient. Kita, Masayû, Masaru et Explosion.

C'est la fin, pensèrent-ils.

Néanmoins, leurs points de vue différaient quant à la façon d'appréhender cette réalité.

L'île sans nom était comme prise au milieu du temps zéro. C'était le lieu de la fin du monde, mais aussi le lieu d'où pouvait naître un nouveau monde. La pluie tombait à verse quasiment en permanence. Le vent soufflait en rafales incessantes et rien n'indiquait que le brouillard eût envie de se lever. Mais la prairie s'était couverte de petites fleurs jaunes. L'armée japonaise avait laissé plusieurs semaines de nourriture pour les chiens. Quand la pluie était trop forte, ils restaient dans les casemates perdues dans le brouillard.

Les fleurs pourpres des chardons s'étaient ouvertes.

Les canons de gros calibre continuaient à cracher leurs obus, comme pour symboliser la fin du monde. Ignorant que l'armée japonaise avait abandonné la position, les Américains pilonnèrent l'île plusieurs jours de suite, pour rien. Les escadrilles aéroportées arrosèrent l'île de tracts appelant à déposer les armes. Plus de cent mille bouts de papier. Les chiens les regardaient tomber du ciel.

Traversant le brouillard, la pluie tombait, les bouts de papier tombaient, les obus tombaient.

Les obus tombaient et crevassaient le sol.

Mais en même temps, un monde était en train de naître. De l'œuf du temps zéro, un monde allait éclore. Plusieurs le comprirent ainsi. Ces chiens soldats qui ne dépendaient plus des hommes ressentirent l'imminence d'un monde nouveau, libre. Des chiens endurants, en pleine possession de leurs facultés sensorielles, qui avaient par-dessus le marché appris à résister au froid ; ils étaient sur une île qui n'avait pas de nom et ils étaient libres.

Explosion était une femelle ; Kita, Masayû et Masaru, des mâles. Explosion et Masayû s'accouplèrent. La reproduction des chiens militaires est d'ordinaire très strictement contrôlée, mais ce coup-ci, il n'y avait plus d'humains. Explosion agréa l'approche nuptiale de Masayû et accepta de se faire monter. Il n'est pas impossible que le fait qu'ils aient été tous deux de purs bergers allemands ait joué quelque rôle dans le succès de leur histoire d'amour libre. Quoi qu'il en soit, il est notable que Kita, qui se trouvait souvent avec eux, n'essaya jamais de monter Explosion.

L'autre berger allemand, Masaru, frayait rarement avec leur groupe. Masaru appréciait peu cette liberté. *Nous avons été abandonnés sur cette île, nos maîtres ne reviendront pas*, il le savait, mais il avait fait son terrier d'un blockhaus de l'infanterie et y passait le plus clair de ses journées.

Tout est fini. Il le savait, mais n'avait pas envie de l'accepter.

Explosion, Masayû et Kita, eux, batifolaient dans la prairie.

Ils gambadaient, ils aboyaient.

L'armée américaine programma un débarquement de grande ampleur, histoire de mettre fin à ce temps zéro. Le 15 août 1943, un contingent mit pied sur l'île, décidé à rétablir l'île Kiska. Un contingent conjoint, renforcé de cinq mille trois cents soldats canadiens, débarqua également. Trente-cinq mille hommes au total. Le 17 août, ils atteignirent le poste de commandement japonais. Il était désert. Jusqu'au 22 août, les trente-cinq mille hommes fouillèrent les moindres recoins de l'île à la recherche de la garnison ennemie.

Ils découvrirent trois chiens.

Explosion retrouva les soldats américains, ses premiers maîtres, après plus d'un an de séparation. *Come on !* Elle répondit avec joie à l'appel, Masayû et Kita l'imitèrent. Oui, ils répondirent aux soldats américains en remuant la queue. Certes, ils savaient qu'il s'agissait des adversaires contre qui on leur avait appris *Keikai seyo !* (Alerte !) et *Shûgeki seyo !* (Attaque !). Mais ils avaient été libérés de leurs obligations, alors, *qu'est-ce que ça peut faire ? Qu'y a-t-il de mal à les accepter ?* Les chiens savaient que le temps de l'île sans nom était fini. Elle était redevenue l'île Kiska. Et ils allaient peut-être être récupérés.

Après l'abandon, puis le temps zéro, cette fois ils allaient être repris.

Voilà pourquoi les trois chiens, dans un bel ensemble, firent bon accueil à la compagnie : *Bonjour ! Bienvenue chez vous !*

Le dernier chien, bien que pour une raison différente, les accueillit aussi avec joie. Masaru reçut les Marines dans son terrier. Ses maîtres ne reviendraient pas, c'étaient les ennemis qui arrivaient, il en fut

heureux. Dans son blockhaus, il attendit les Américains et frappa. *J'avais tort de désespérer ! Ma mission n'est pas terminée !* Masaru bondit et mordit le premier soldat américain qui s'était approché sans méfiance, puis s'enfuit par le trou qu'avait ouvert une grenade. Plusieurs hommes se lancèrent à sa poursuite, décidés à « attraper le chien japonais », et sautèrent sur des mines. Masaru mourut dans sa *Banzai Attack* à lui tout seul.

Explosion, Masayû et Kita ne meurent pas.

Ils reçoivent à manger, sont adoptés. Dorénavant ils sont dans le camp américain. De nouvelles vies entrent au service de l'Amérique. Au bout de neuf semaines, Explosion met bas. Sur l'île Kiska, c'est le mois d'octobre. En général les mises bas donnent rarement lieu à des complications, mais dans un environnement extrême, des difficultés peuvent survenir. Le médecin militaire dut procéder à une césarienne pour sauver la mère et les chiots. Neuf chiots. Cinq survécurent.

A la fin de 1943, en comptant les chiots d'Explosion, ils étaient huit. Huit chiens. Toujours sur l'île.